

REVUE DE PRESSE

CAPRA (une chèvre)

Jeanne Candell - la vie brève

Création au Festival d'Avignon 2026
En Tournée en 2026/27



© Jean-Louis Fernandez

CAPRA (une chèvre)

Jeanne Candel - la vie brève

Une création de et avec Jeanne Candel, Vladislav Galard, Pauline Huruguen, Sarah Le Picard, Léo-Antonin Lutinier, Laure Mathis, Matthieu Naulleau et Thibault Perriard

Mise en scène : **Jeanne Candel**
Direction musicale : **Thibault Perriard**
Collaboration artistique : **Marion Bois**
Assistante mise en scène : **Éléonore Barrault**
Scénographie : **Lisa Navarro**
Création costumes : **Pauline Kieffer**
Assistant costumier : **Constant Chiassai-Polin**
Lumières : **François Fauvel**
Assistanat lumières : **Marie-Lou Poulain**
Régie générale : **Sarah Jacquemot-Fiumani**
Peinture décor : **Suzanne Arhex** et **Marie Maresca**
Toile peinte : **Nathalie Deveau**, **Youssef Madloun** et **Claude Stéphane**

Production : la vie brève - Théâtre de l'Aquarium

Coproduction : théâtre Garonne - scène européenne, Toulouse ; La Comédie de Saint-Étienne, Centre dramatique national ; Scène nationale d'Albi – Tarn ; Mixt - Terrain d'Arts en Loire Atlantique, Nantes ; TGP, Théâtre Gérard Philipe - Centre dramatique national de Saint-Denis ; Bonlieu - scène nationale d'Annecy ; Théâtre des 13 vents - CDN - Montpellier ; Malraux scène nationale Chambéry Savoie ; tnba, Théâtre national Bordeaux Aquitaine ; La Criée – Théâtre national de Marseille ; Festival d'Avignon ; TnS - Théâtre national de Strasbourg ; CCAS – les Activités Sociales de l'Énergie

Construction du décor aux ateliers de Mixt, Terrain d'Arts en Loire Atlantique – Nantes

Confection de costumes aux ateliers du TnS, Théâtre National de Strasbourg

Avec le soutien d'Onassis Air dans le cadre de la plateforme Prospero, cofinancée par le programme Creative Europe

Avec le soutien de la Spedidam

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National

Création au Festival d'Avignon le 19 juillet 2026

Durée : 2 heures

Création 2026

- ≈ En avant-première au Théâtre Garonne - scène européenne, Toulouse, les 16 et 17 juin 2026
- ≈ Création au Festival d'Avignon - Gymnase du Lycée Mistral, du 19 au 25 juillet 2026

Tournée 2026/27

- ≈ Bonlieu Scène nationale, Annecy, les 4 et 5 novembre 2026
- ≈ TGP - Théâtre Gérard Philipe – Centre dramatique national, Saint-Denis, du 2 décembre au 13 décembre 2026 (relâche le mardi 8 décembre)
- ≈ mixt – terrain d'arts en loire atlantique, Nantes, du 16 au 18 décembre 2026
- ≈ TnS, Théâtre National de Strasbourg, du 6 au 16 janvier 2027
- ≈ BRUIT – Festival théâtre et musique, la vie brève - Théâtre de l'Aquarium, du 20 janvier au 7 février 2027
- ≈ Malraux scène nationale Chambéry Savoie, les 10 et 11 février 2027
- ≈ La Comédie de Saint-Étienne - Centre dramatique national, du 2 au 4 mars 2027
- ≈ tnba, Théâtre national Bordeaux Aquitaine, du 9 au 12 mars 2027
- ≈ Scène nationale Albi-Tarn, les 21 et 22 avril 2027
- ≈ Théâtre des 13 vents – Centre dramatique national, Montpellier, du 27 au 29 avril 2027

«Capra» de Jeanne Candel : entre syncopes et symphonies

La metteuse en scène nous plonge dans les pensées fourmillantes d'une poétesse, matérialisées par un enchaînement de saynètes fantasques si foisonnantes qu'on ne sait où donner de la tête.

Ah, vivre dans un spectacle de Jeanne Candel ! Donner libre cours à sa fantaisie en musique, souffler n'importe comment dans une trompette, balancer des sentences comme «*une bonne notice d'aspirateur n'a rien à envier à un Dostoïevski*», manger des sardines en restant impériale, lâcher des choses absurdes avec le plus grand sérieux et des choses sérieuses en ayant l'air absurde. Voilà qui serait merveilleux... Et permettrait de se débarrasser de ce désagréable sentiment d'à tout moment rater quelque chose sur scène. Car si l'on s'attarde sur un visage rougissant dont deux énormes mains couvrent la bouche (la nonne émoustillée drôlissime de Vladislav Galard), aussitôt l'on regrette de ne pas avoir bien scruté ailleurs, par exemple les traits de Léo-Antonin Lutinier non loin, et son expression fondante, perpétuellement ahurie. *Capra* (une chèvre), le nouveau spectacle de Candel et ses complices (après *Fusées*, *Baùbo*), c'est l'extase et le «fomo» à la fois.

Bowling. Où sommes-nous ? Dans «*l'intérieur d'une femme*», nous indique utilement une banderole à l'orée du spectacle, mais

l'on va préciser : dans son imagination, son inspiration, sa turbine à création qui va s'échauffer comme une dingue, tournant de plus en plus vite et puis très lentement et puis à nouveau vite, tentant, rasant, recommençant, parfois en vain, mais c'est ça, la création, n'est-ce pas ? Une longue gestation (merci au passage de continuer à la subventionner) qui consiste à lire toute la journée même sous la douche, à élucubrer, à «*noircir la page*», et puis à avancer.

La femme dont on scrute l'intérieur est poétesse, elle porte une veste rayée, a le glamour blond et névrosé et se compare très tôt à la chèvre du titre. Les chèvres, explique-t-elle, cherchent pendant vingt-trois heures à s'enfuir de leur enclos, et à la vingt-quatrième, elles y parviennent. Ainsi peut-on lire les plus courtes et néanmoins formidables deux heures de *Capra* : comme des pensées furieuses et prisonnières qui accouchent à la fin d'une échapée magnifique, la pièce elle-même. Elles furètent partout, ces pensées, s'insinuant chez des nonnes suicidaires et dans le camp de concentration de Dora, auprès d'un troubadour en sabot de plastoc et dans un tableau de

Van Eyck recomposé de mémoire. Sur scène, deux pianos, trois violoncelles et un accordéon, ainsi qu'une brouette remplie de machins, une piste de bowling humain, un mur grec écrasé de soleil et un immense paysage montagneux, aux tout derniers instants. Comme toujours chez Candel et sa petite troupe, c'est le bordel. L'enchaînement de saynètes hilarantes, funambules, oulipiennes, fonctionne comme un carambolage mental qui serait celui de la poétesse : parfois le lien est évident, d'autres fois moins. Impossible de tout passer en revue, l'on retient l'histoire d'Œdipe racontée d'une voix éraillée de chroniqueur sportif aimant répéter «*catastrophe*» ; deux perceuses atomisant des citrons ; un steak qui grille sur un fer à repasser ; du lait renversé par une pythie ; et cette géniale métaphore de l'amour, un homme et une femme aveuglés par les grosses caisses qu'ils portent sur la tête et se percutent dès qu'ils tentent de danser ensemble. Le collectif pratique l'art expert du contre-pied, où une histoire sans queue ni tête de lettres déposées dans un cercueil, dont on perd rapidement tout espoir qu'elle veuille dire quelque chose, finit

par accoucher d'une maxime bouleversante: «*Le pouvoir des morts, c'est qu'ils arrivent à faire faire des choses aux vivants.*»

Zinzin. Résumé ainsi, tout cela n'a aucun sens, et on l'espère bien. Car il faut aller voir pour le croire. Même si «*l'incarnation, ça foire toujours quelque part*», celle de la troupe de Candel est justement ce qui fait tenir le culbuto, donnant à chaque lever de sourcil, à chaque affirmation rendue d'un ton légèrement montant, à chaque note de piano envoyée pour ponctuer, son pouvoir percutant. Alors patience, car on va les citer tous: Sarah Le Picard qui a cette déclamation magique, à la fois affirmative et traversée par l'interrogation; Pauline Huruguen l'idéale poétesse

border en surchauffe; Laure Mathis impec en sorte de maîtresse d'école givrée chaussée de bottes de caoutchouc; Matthieu Naulleau enflammé au piano (il fait aussi Jésus, très bien crucifié); et Thibault Perriard, directeur musical de génie, qui a ambienté l'ensemble et nous entraîne dans un solo ascensionnel à la batterie, fournissant une métaphore totalement zinzin de la création littéraire. «*C'est une toute petite chose, l'imagination*», entend-on dans le spectacle. Oh oui, toute petite. Mais qui, de souvenirs en oublis, d'envolées en chute libre, d'accouchement en marche funèbre, embrasse la vie tout entière.

**ELISABETH
FRANCK-DUMAS**

CAPRA (UNE CHÈVRE)
de JEANNE CANDEL, au
gymnase du Lycée Mistral,
à Avignon (84), jusqu'à samedi.

Où sommes-nous? Dans «l'intérieur d'une femme», nous indique utilement une banderole.



Comme toujours chez Candel, c'est le bordel.

Philippe Noiset
21 July 2026 - N°24757

« Capra », le festin imaginaire de Jeanne Candel

SPECTACLE

Magnifique
exercice sur
la mémoire
et l'imagination,
« Capra
(une chèvre) »
emporte dans une
vertigineuse quête.

Philippe Noiset

On se souvient encore, comme si c'était hier, des larges sourires sur le visage des festivaliers lors de la reprise de « Fusées » présenté à Avignon en 2025. Ce théâtre de poche pour grands enfants imaginé par Jeanne Candel, en complicité avec ses interprètes, déployait des trésors d'inventivité à la séduction immédiate. Dès ses premiers pas, en 2009, parfois en tandem avec Samuel Achache, la créatrice s'est attaquée à Purcell comme à Monteverdi, à Musil comme à Dostoïevski. Du théâtre enchanté tout autant que musical.

« Capra (une chèvre) », opus de saison, s'ouvre sur une douce cacophonie et un... accouchement. Moins que la naissance du théâtre lui-même, c'est à une célébration de la mémoire que Jeanne Candel entend se livrer. Elle utilise pour cela les mythes antiques ou des confessions plus intimes, le pouvoir des images et celui des notes de musique. Se souvenir c'est (sur) vivre à ses yeux. La metteuse en scène cite « La Peinture à Dora », récit de François Le Lionnais, cofondateur de l'Oulipo avec Raymond Queneau.

Déporté dans un camp allemand, il n'a, pour l'aider à tenir, que sa mémoire prodigieuse de chefs-d'œuvre de la peinture. « Pierre par pierre, nous construi-

sons le plus merveilleux musée du monde » lit-on dans ce court ouvrage. Du souvenir à l'imagination, il n'y a qu'un pas franchi allègrement par la troupe de « Capra ».

Ménager ses disparus

Défile alors un chapelet de vignettes théâtrales d'un burlesque assumé ou d'une gravité certaine. On verra sur scène un troubadour empêtré dans ses mots ainsi qu'un cavalier en armure osant le strip-tease. Edipe et Cerbère sont, brièvement, de la partie. On guette l'apparition de Dionysos, dieu grec du théâtre, ce « professionnel des apparitions subites et des disparitions imprévisibles » selon Jeanne Candel. En lieu et place de Mont Olympe, « Capra » a pris ses quartiers d'été au gymnase Mistral à Avignon. Autour d'elle, Vladislav Galard, Pauline Hurguen, Sarah Le Picard, Léo-Antonin Lutinier, Laure Mathis, Matthieu Naulleau et Thibault Perriard, ce dernier directeur musical, se donnent corps et voix.

Au-delà des saynètes à l'humour en demi-teinte, Jeanne Candel interroge la fabrication d'une mémoire collective qu'elle soit façonnée par une imagerie religieuse ou par l'histoire de l'art. On navigue à vue sans jamais perdre le fil de cette aventure intérieure. « La puissance des morts c'est qu'ils continuent à faire des

choses aux vivants » lâche une interprète en plein spectacle. Et chacun de s'interroger sur la meilleure façon de ménager ses disparus.

La scène d'ouverture du spectacle met en jeu deux femmes, une qui oublie tout, l'autre déjà morte. Leur dialogue donne alors le ton de la pièce : la mémoire est source d'invention. Jeanne Candel souhaite « mettre de l'ordre dans le chaos des choses humaines » même si, au plateau, ce serait plutôt le contraire. Les pianos sont renversés, le fer à repasser brûlant sert de plaque de cuisson, on slalome sur une piste humide.

La route empruntée est plutôt sinueuse. « Capra » va gagner en fluidité après ces représentations au festival. Mais déjà, le grand huit émotionnel est en action. Il suffira d'une toile tendue figurant des montagnes pour qu'on ait la gorge serrée. Jeanne Candel revient à François Le Lionnais lequel décrit un petit tableau peint en captivité. Disparu à jamais. Une fois de plus, seul le souvenir pourra le sauver de l'oubli.

Les derniers « plans » dévoilent une improbable communauté de nonnes dans un pays lointain. La chaleur est supposée intense – mais le gymnase, lui, est climatisé – concourant à quelques divagations. Nouvelle pirouette de

l'équipe refusant le morbide.
« J'aimerais partir au milieu d'une phrase » murmure enfin une protagoniste. « Capra (une chèvre) » n'a pas fini d'accompagner notre vie de spectateur.

Capra (une chèvre)

de Jeanne Candel.

Festival d'Avignon, Gymnase du Lycée Mistral, jusqu'au 25 juillet.

Durée : 2 h 00. Puis tournée France en 2026-2027.

**Jeanne Candel
interroge
la fabrication
d'une mémoire
collective
qu'elle soit
façonnée par
une imagerie
religieuse
ou par l'histoire
de l'art.**

Retrouvez notre sélection
de contenus sur l'application
des « Echos » du lundi
au vendredi à 18 heures !



Au gymnase du lycée Mistral à Avignon, Jeanne Candel et sa troupe enchaînent les scènes décalées et poétiques dans « Capra (une chèvre) ». Une quête théâtrale entre burlesque et gravité.

«Capra» de Jeanne Candel : syncopes et symphonie

Dans son dernier spectacle, la metteuse en scène nous plonge dans les pensées fourmillantes d'une poétesse, matérialisées par un enchaînement de saynètes fantasques si foisonnantes qu'on ne sait où donner de la tête. Ah, vivre dans un spectacle de Jeanne Candel ! Donner libre cours à sa fantaisie en musique, souffler n'importe comment dans une trompette, balancer des sentences comme « une bonne notice d'aspirateur n'a rien à envier à un Dostoïevski », manger des sardines en restant impériale, lâcher des choses absurdes avec le plus grand sérieux et des choses sérieuses en ayant l'air absurde. Voilà qui serait merveilleux... Et permettrait de se débarrasser de ce désagréable sentiment d'à tout moment rater quelque chose sur scène. Car si l'on s'attarde sur un visage rougissant dont deux énormes mains couvrent la bouche (la nonne émoustillée drôlissime de Vladislav Galard), aussitôt l'on regrette de ne pas avoir bien scruté ailleurs, par exemple les traits de Léo-Antonin Lutinier non loin, et son expression fondante, perpétuellement ahurie. CAPRA (une chèvre) , le nouveau spectacle de Candel et ses complices (après Fusées B àubo), c'est l'extase et le «Fomo» à la fois.

Où sommes-nous ? Dans « l'intérieur d'une femme », nous indique utilement une banderole à l'orée du spectacle, mais l'on va préciser : dans son imagination, son inspiration, sa turbine à création qui va s'échauffer comme une dingue, tournant de plus en plus vite et puis très lentement et puis à nouveau vite, tentant, ratant, recommençant, parfois en vain, mais c'est ça, la création, n'est-ce pas ? Une longue gestation (merci au passage de continuer à la subventionner) qui consiste à lire toute la journée même sous la douche, à élucubrer, à « noircir la page », et puis à avancer.

Pensées furieuses et prisonnières

La femme dont on scrute l'intérieur est poétesse, elle porte une veste rayée, a le glamour blond et névrosé et se compare très tôt à la chèvre du titre. Les chèvres, explique-t-elle, cherchent pendant vingt-trois heures à s'enfuir de leur enclos, et à la vingt-quatrième, elles y parviennent. Ainsi peut-on lire les plus courtes et néanmoins formidables deux heures de CAPRA : comme des pensées furieuses et prisonnières qui accouchent à la fin d'une échappée magnifique, la pièce elle-même. Elles furètent partout, ces pensées, s'insinuant chez des nonnes suicidaires et dans le camp de concentration de Dora, auprès d'un troubadour en sabot de plastoc et dans un tableau de Van Eyck recomposé de mémoire. Sur scène, deux pianos, trois violoncelles et un accordéon, ainsi qu'une brouette remplie de machins, une piste de bowling humain, un mur grec écrasé de soleil et un immense paysage montagneux, aux tout derniers instants.

Comme toujours chez Candel et sa petite troupe, c'est le bordel. L'enchaînement de saynètes hilarantes, funambules, oulipiennes, fonctionne comme un carambolage mental qui serait celui de la poétesse : parfois le lien est évident, d'autres fois moins. Impossible de tout passer en revue, l'on retient l'histoire d'Œdipe racontée d'une voix éraillée de chroniqueur sportif aimant répéter « catastrophe » ; deux perceuses atomisant des citrons ; un steak qui grille sur un fer à repasser ; du lait renversé par une pythie ; et cette géniale métaphore de l'amour, un homme et une femme aveuglés par les grosses caisses qu'ils portent sur la tête et se percutent dès qu'ils tentent de danser ensemble. Le collectif pratique l'art expert du contre-pied, où une histoire sans queue ni tête de lettres déposées dans un cercueil, dont on perd rapidement tout espoir qu'elle veuille dire quelque

chose, finit par accoucher d'une maxime bouleversante : « Le pouvoir des morts, c'est qu'ils arrivent à faire faire des choses aux vivants. »

Solo ascensionnel

Résumé ainsi, tout cela n'a aucun sens, et on l'espère bien. Car il faut aller voir pour le croire. Même si « l'incarnation , ç a foire toujours quelque part », celle de la troupe de Candel est justement ce qui fait tenir le culbuto, donnant à chaque lever de sourcil, à chaque affirmation rendue d'un ton légèrement montant, à chaque note de piano envoyée pour ponctuer, son pouvoir percutant. Alors patience, car on va les citer tous : Sarah Le Picard qui a cette déclamation magique, à la fois affirmative et traversée par l'interrogation ; Pauline Huruguen l'idéale poétesse border en surchauffe ; Laure Mathis impec en sorte de maîtresse d'école givrée chaussée de bottes de caoutchouc ; Matthieu Naulleau enflammé au piano (il fait aussi Jésus, très bien crucifié) ; et Thibault Perriard, directeur musical de génie, qui a ambiancé l'ensemble et nous entraîne dans un solo ascensionnel à la batterie, fournissant une métaphore totalement zinzin de la création littéraire.

« C'est une toute petite chose, l'imagination », entend-on dans le spectacle. Oh oui, toute petite. Mais qui, de souvenirs en oublis, d'envolées en chute libre, d'accouchement en marche funèbre, embrasse la vie tout entière.

Tiphaine Le Roy

21 juillet 2026

Festival d'Avignon 2026 : "Capra (une chèvre)", un kaléidoscope de scènes poétiques par Jeanne Candel

Au fil de saynètes dans lesquelles théâtre et musique se côtoient, cette création de Jeanne Candel programmée dans le In dissèque avec humour la pensée et les recherches d'une poétesse. Une nouvelle réussite riche d'inventions. À voir jusqu'au 25 juillet.



[Mettre la poésie au monde, sans douleur et pour la beauté du geste...](#)

Photo Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

Après la poésie sombre du metteur en scène [Julien Gosselin](#) et celle, torturée, de la performeuse [Carolina Bianchi](#), le Festival d'Avignon refermera ses portes samedi avec la poétique décalée de la metteuse en scène Jeanne Candel. La créatrice donne d'emblée le ton de ce spectacle, où l'humour

constitue le fil rouge d'un univers littéraire puisant tout autant dans les références antiques que surréalistes.

« *Nous allons nous servir du théâtre pour regarder à l'intérieur de cette femme* » : la phrase apparaît en fond de scène, au bout de quelques minutes, en référence à la protagoniste de la pièce, une poétesse écrivant sous le pseudonyme de Capra. L'inscription fait suite à une étonnante scène, sorte de métaphore de la maïeutique, concept philosophique consistant à faire « accoucher » des connaissances cachées au fond de soi. Dans cette séquence introductive, Capra, portant au niveau de son ventre un champ opératoire en forme de rideau de théâtre miniature, semble mettre au monde sa poésie.

Situations comiques et fer à repasser

La visite de son univers intérieur se déroule tout au long de saynètes qui ne semblent, à première vue, pas liées entre elles. La récurrence de certaines thématiques, autour de la poésie antique et médiévale, offre petit à petit des clés de compréhension de ses recherches et préoccupations. Il serait vain de tenter de résumer ce spectacle kaléidoscopique dans lequel on plonge avec délice, en se demandant quelles réjouissantes inventions Jeanne Candel va proposer dans la scène suivante. *Capra (une chèvre)* n'a rien du théâtre d'objets, et pourtant, l'on décèle un appétit de la troupe pour des situations comiques qui s'appuient par moments sur cette esthétique — la surprise sera bien gardée, ici, autour de l'usage d'un fer à repasser dans une scène sur l'amour courtois dans la littérature du Moyen Âge.

Comme toujours, chez Jeanne Candel, la musique irrigue cette création. Des compositions de jazz évoquent un bœuf improvisé, comme une traduction de l'esprit aussi agité qu'inventif de Capra. Elle s'intéresse également à la peinture, pour développer l'idée selon laquelle l'art ne se déploie pas seulement dans l'œuvre telle que l'artiste l'offre au spectateur. Il réside également, semble nous dire Jeanne Candel, dans le souvenir que chacun en garde et qu'il entretient au fond de lui.

Capra (une chèvre), de Jeanne Candel. Jusqu'au 25 juillet (relâche le 22) au Gymnase du lycée Mistral. 2 heures. [Puis en tournée](#).
Festival d'Avignon 2026

“CAPRA (une chèvre)” : Jeanne Candel plonge les deux mains dans le chaos fertile de la création



Festival d'[Avignon](#) / Mise en scène : Jeanne Candel

Inventaire à la Prévert. Dans la tête d'une créatrice, il y a : une chèvre obstinée, un couvent, des aèdes grecs, une amie morte qui mange des sardines, un tableau que nul ne verra plus. Jeanne Candel utilise son vocabulaire habituel, intuitif, fragmentaire, indisciplinaire, pour mettre à nu l'acte même de créer.

Qu'y a-t-il dans le ventre d'une poétesse, pour qu'elle accouche de ses œuvres ? Voilà l'essence de la question à laquelle s'attelle la bande de Jeanne Candel : Vladislav Galard, Pauline Huruguen, Sarah Le Picard, Léo-Antonin Lutinier, Laure Mathis, Matthieu Naulleau et Thibault Perriard. Si elle signe la mise en scène, c'est bien toute l'équipe qui est créditée pour l'écriture de cette pièce née au plateau. Cela se sent : ce kaléidoscope est traversé de fulgurances désarticulées, on y sent ramper en coulisse les fantômes d'anciennes inspirations depuis abandonnées. Tout n'est pas égal. Tout n'aboutit pas. À l'image même de ce qu'est le processus créatif : nullement linéaire, fait de brusques intuitions et de renoncements, d'histoires personnelles comme de références extérieures. Chaque fragment fait éventuellement sens en lui-même ; articulé aux autres fragments, il constitue une touche dans un tableau impressionniste qui tente de rendre sensible ce qui habite l'artiste au travail.

Cheminer au travers les fulgurances jusqu'à la grotte secrète où loge l'imagination créatrice

Ce spectacle non narratif est un assemblage de « tragédies portatives », qui vont souvent chercher du côté du tragi-comique. On y croise toute une galeie de personnages : un Oedipe charismatique peut y voisiner avec un troubadour qui fait cuire le cœur arraché de sa poitrine sur un fer à repasser. Les tableaux sont souvent absurdes, et ils sont accompagnés de musique jouée en direct, avec une forte dominante jazz qui s'accorde au chaos orchestré sur scène. Cette musique est le souffle du spectacle, qui vit et respire au rythme de la partition créée par Thibault Perriard. Il n'y a pas de système, pas de vérité définitive assénée, juste la conscience du besoin viscéral que l'humain a de raconter des histoires, et de se raccrocher à l'art pour survivre, tel François Le Lionnais qui se réfugie dans les toiles de Brueghel pour échapper au camp de concentration de Dora. En définitive, CAPRA (une chèvre) dit la folle obstination qu'il faut pour traverser toute cette matière et en faire théâtre. Parfois, on décroche brièvement, mais toujours une belle image ou un bon mot nous rattrape. En sortant de la salle, on ne peut s'empêcher de penser à Nietzsche : « Il faut porter un chaos en soi pour accoucher d'une étoile dansante. »

Mathieu Dochtermann



coupsdoeil.fr

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

22 juillet 2026

CAPRA (une chèvre) : Les vertiges poétiques de la création

Sur le plateau, un piano que l'on dirait désossé côtoie une timbale et une grosse caisse, comme les restes d'un précédent spectacle. Au milieu de ces vestiges apparaît une femme. Elle semble enceinte. Elle tente de jouer quelques notes, mais son corps résiste, se dérobe, se disloque presque. On croit d'abord assister aux douleurs de l'enfantement. Pourtant, ce n'est pas d'un enfant qu'il s'agit. La naissance qui se prépare est plus secrète. Cette femme est une poétesse et c'est à l'acte même de créer que le spectacle donne corps.



© Christophe Raynaud de Lage

Très vite, [Jeanne Candel](#) s'empare de toutes les ressources du théâtre pour brouiller les frontières de la représentation. Le plateau devient le paysage intérieur de cette femme, au plus près de ses pensées, de ses souvenirs, des fantômes, des mythes et des images qui nourrissent son imaginaire. Celles-ci circulent librement, s'insinuant dans le camp de concentration de Dora, dans un tableau de Van Eyck recomposé de mémoire ou auprès d'étranges personnages entre rêve et réalité. Une amie disparue vient bavarder tout en mangeant une boîte de sardines. Une aveugle, double d'Œdipe, convoque l'une des grandes figures fondatrices de la tragédie. Le troubadour fait entendre le vieux français comme si la musique des mots précédait encore leur sens. Et, comme un motif obsessionnel, revient l'histoire de ces vingt-trois nonnes qui, quelque part en Grèce, se sont donné la mort.

Vingt-trois heures pour trouver une issue

Très vite, la poétesse se compare à la chèvre du titre. Elle raconte que l'animal passe presque toute une journée – 23 heures – à chercher une issue avant de trouver enfin le passage qui lui permet de franchir la clôture. Cette obstination devient le véritable moteur du spectacle. Rien n'y avance en ligne droite. Les images reviennent, bifurquent, se répondent, disparaissent avant de ressurgir autrement. Peu à peu, un chemin finit pourtant par apparaître. Celui de la création elle-même.

À partir des souvenirs qui traversent cette poétesse, peut-être Jeanne Candel elle-même, la metteuse en scène fait surgir une succession de tableaux où l'absurde finit toujours par toucher juste. Les images souvent surréalistes semblent naître les unes des autres, guidées par une logique sensible plutôt que narrative, comme si la pensée se fabriquait sous nos yeux.

Deux perceuses pulvérisent des citrons, rappelant les yeux crevés d'Œdipe. Le cœur – un steak – qu'un amoureux transi s'arrache du poitrail grille sur un fer à repasser. Une pythie borgne et hagarde renverse du lait avant d'y chercher ses prophéties. Plus loin, un homme et une femme, rappelant *Les Amants* de Magritte, aveuglés par les grosses caisses qu'ils portent sur la tête, se heurtent chaque fois qu'ils tentent de danser ensemble. Une vision d'une simplicité désarmante qui raconte, mieux que bien des discours, les aveuglements, les maladresses et les rendez-vous manqués de l'amour.

L'art du beau bordel

C'est là que réside la grande réussite de *CAPRA*. Rien n'est véritablement à sa place et pourtant tout finit par trouver la sienne. Les récits se télescopent, les objets changent sans cesse de fonction, les idées débordent avant même d'avoir trouvé leur forme définitive. Ce joyeux bordel ne relève jamais de la gratuité. Jeanne Candel donne à voir la pensée en train de se fabriquer, avec ses détours, ses associations improbables, ses intuitions fulgurantes et ses impasses. La création apparaît alors moins comme un geste maîtrisé que comme un mouvement permanent où les images précèdent les idées.



© Christophe Raynaud de Lage

Chaque scène déjoue les attentes. Une étrange histoire de lettres déposées dans un cercueil, dont on peine d'abord à comprendre où elle mène, débouche finalement sur une phrase d'une bouleversante simplicité. Les morts continuent d'agir sur les vivants. En quelques mots, tout le spectacle semble soudain trouver son centre de gravité.

Une troupe en état d'hallucination

Une telle traversée ne pourrait tenir sans une troupe entièrement engagée dans cette folie savamment orchestrée. Chacun semble évoluer dans le même rêve éveillé, passant d'un personnage à l'autre avec une liberté jubilatoire, sans jamais perdre le fil invisible qui relie toutes ces apparitions.

Directeur musical inspiré, Thibault Perriard accompagne chaque métamorphose avant de s'élancer dans un impressionnant solo ascensionnel à la batterie. Bien plus qu'une démonstration virtuose, cette montée en puissance donne à entendre la musicalité des lettres et des mots. Le rythme semble précéder le langage, comme si toute œuvre naissait d'abord d'une pulsation avant de devenir écriture.

[Vladislav Galard](#) cultive avec bonheur l'art du décalage, irrésistible en mère supérieure terrorisée par un simple micro. **Pauline Huruguen** prête à la poétesse une élégance mondaine sans jamais masquer la tempête intérieure qui l'agite. **Léo-Antonin Lutinier** passe avec une aisance désarmante du troubadour parlant et chantant le vieux français à un Christ en croix aussi inattendu que bouleversant.

Toute l'équipe – **Sarah Le Picard, Laure Mathis & Matthieu Naulleau** – semble jouer avec la même disponibilité et la même confiance dans l'inattendu. Jeanne Candel, pythie borne azimuthée, dirige cet irrésistible chaos avec une précision d'orfèvre. Rien ne paraît jamais verrouillé, alors que chaque rupture, chaque silence et chaque surgissement trouvent exactement leur place.

Vive l'imaginaire



© Christophe Raynaud de Lage

« *C'est une toute petite chose, l'imagination* », entend-on au détour d'une scène. Toute petite, peut-être. Mais assez vaste pour contenir les morts et les vivants, les mythes antiques, les histoires d'amour, les souvenirs d'enfance, les catastrophes et les éclats de rire. *CAPRA* épouse ce mouvement imprévisible avec une générosité rare.

Le spectacle s'autorise quelques détours. Certaines séquences s'étirent davantage qu'elles ne le devraient et l'attention vacille parfois. Il est pourtant, difficile d'y voir un véritable défaut. Ce débordement constitue précisément la matière du spectacle. La création avance par tâtonnements, par bifurcations, par accumulations successives. Elle préfère le foisonnement aux démonstrations trop bien ordonnées.

Et lorsque l'on croit s'être égaré, une image, un accord de musique ou une simple phrase vient soudain tout éclairer. *CAPRA* ne cherche jamais à expliquer la création. Le spectacle en épouse le mouvement. C'est sans doute ce qui le rend aussi déroutant que profondément vivant.

« Une chèvre passe 23 heures de sa journée à chercher comment s'enfuir de son...

CHLOÉ MACAIRE

« *Une chèvre passe 23 heures de sa journée à chercher comment s'enfuir de son enclos, et la dernière à le faire* ». Cette expression inventée est la raison pour laquelle Capra, autrice qui déteste écrire et protagoniste de la nouvelle création de **Jeanne Candel**, a choisi ce nom de plume. Elle trouve que cela décrit bien l'acte d'écrire.

Un jour, une amie lui a offert un livre de François Le Lionnais, *La Peinture à Dora*, dans lequel l'auteur raconte comment, pour survivre à l'horreur des camps, il décrivait à un ami des tableaux de maîtres, et s'enfuyait dedans. Parfois, il faisait aussi s'entrechoquer les toiles, les fusionnait, invitait son ami à se saisir d'une pomme dans une nature morte pour aller pique-niquer dans un Vermeer.

« **Cette toute petite chose** »

La mémoire, celle qui permet de retenir des choses et celle qui permet de donner une existence aux morts et aux choses disparues, est au cœur de la pièce, *CAPRA (une chèvre)*. Candel et ses actrices y explorent, tout en fantaisie, le lien qui unit mémoire et cette « *toute petite chose* » qu'est l'imagination.

À partir de ces questionnements de départ, Candel enchaîne les saynètes plus ou moins absurdes, parfois mélancoliques, toujours délicieuses.

Capra travaille aussi sur un recueil de poème autour d'un mystérieux suicide collectif de nonnes grecques, au XIV^e siècle. Mais se suivent aussi le récit du mythe d'Œdipe par un conteur aveugle et sa fille muette, un étonnant cours de batterie, une session de ventre-et-glisse, une histoire d'amour entre un troubadour et une nonne – une de celle qui s'est suicidée...

Le lien entre ces vignettes déjantées et le récit cadre n'est pas toujours évident, il faut juste se laisser porter, s'abandonner à l'univers drôle et décousu qui se révèle devant les yeux du public dans un joyeux bazar d'accessoires, de musique et de manipulation à vue. La chèvre cherche à s'enfuir par l'imaginaire, et on est heureux d'être de la partie.

CHLOÉ MACAIRE

CAPRA (une chèvre)

Jusqu'au 25 juillet

Lycée Mistral, Avignon ■

Votre été Idans le va ...

Sophie Bauret

Jeanne Candel: <<J'aurais dû faire de la danse, pas du théâtre >>

Jeanne Candel se promène entre théâtre et musique. Elle a, l'an dernier, enchanté le public du Festival d'Avignon avec le burlesque et délicieux jeune et tout public *Fusées*, elle présente cette année *CAPRA* (une chèvre). Rencontre avec une artiste très joliment perchée ... qui vit ses jours au théâtre de l'Aquarium à la Cartoucherie de Paris.

Sophie Bauret

Comment le théâtre et la musique se sont invités dans votre vie ?

« C'est une longue histoire ! Dans ma pratique j'ai eu une révélation avec le metteur en scène Samuel Achache sur *Didon et Enée / Le crocodile trompeur* (Molière du théâtre musical en 2014). Rebricoler cet opéra, avec des acteurs, des musiciens, c'est le début de l'enlacement du théâtre à la musique. Je ne suis pas musicienne, même si l'on me dit que je suis connectée à la musique, j'ai une approche plus organique, disons que je suis assez primitive avec des oreilles naïves. »

Dionisos... une chèvre...

Parlez-nous de votre geste...

« Dionysos est une figure qui a été écartée, l'origine est une question intime, une provocation intérieure. Qu'est-ce qui fait que je fais du théâtre, que je m'accroche à ça ? Je me suis amusée, j'ai repensé à mes jeux d'enfants. Ça me laisse une grande liberté dans l'improvisation. *Capra* est une chèvre, qu'au final on a écrite tous ensemble. On vous fait regarder à l'intérieur d'une femme, créatrice, poétesse. Cela permet d'agiter la matière qui nous permet de créer des formes. Il y a des monologues sans queue, ni tête, des

adresses syncopées, on passe du coq à l'âne. Il y a des musiques intérieures, un troubadour qui vit de nos jours, les dialogues de nos amis intérieurs qui m'inspire. C'est joyeux, c'est lyrique, c'est tragique, comme des *sôltes* de haïku qu'on donne au public sous forme tragicomique. »

Vous évoquez un instrument chimérique ?

« C'est Thibaud Peniard, qui est le directeur musical du projet, qui travaille avec Mathieu Naulleau qui bricole. Entre batterie, piano préparé, c'est délirant et très jouissif. Il y a un passage proche de Thelonious Monk, une pulsation intérieure. On retrouve le côté dionysiaque, de l'ordre de la transe. On a essayé d'attraper ces mouvements pulsionnels qui peuvent nous traverser. La musique est vraiment un élément structurant de notre travail. »

Quelques souvenirs du Festival d'Avignon avez-vous et comment vous sentez-vous pour cette édition ?

« J'ai eu la chance d'y aller avec un spectacle déjà créé, *Fusée*, l'an dernier. Là, il y a plus de pression. Mon premier Avignon, c'était merveilleux, ce cadeau de Tiago (Rodrigues), Magda (Bizano), Géraldine (Chaillou), cette forme

tout public. Là, je viens avec un peu plus d'appréhension et en même temps je suis excitée, je suis joyeuse dans le désir. Le plus grand choc de ma vie, c'est le *Sacre du Printemps* et le *Café Müller* de Pina Bausch en 1995, j'étais en colo grâce aux Céméa. Ça a changé ma vie, j'y suis retournée tous les soirs, j'allais à l'entracte pour espérer rentrer, j'ai vu quatre fois le *Sacre*, je sortais j'avais l'envie de danser, ça a bousculé quelque chose en moi, j'aurais dû faire de la danse, pas du théâtre ! »

Au gymnase du Lycée Mistral, jusqu'au 25 juillet à 18 heures (relâche le 22 juillet). Durée : 2 heures. Location au cloître Saint-Louis ou au 04 90 14 14 14 ou sur le site : www.festival-avignon.com.



Jeanne Candel est en représentation jusqu'au 25 juillet. Photo Festival di Spoleto/aria Magliocchetti Lombi



ARTISTES / METTEUSE EN SCÈNE

Jeanne Candel

DU SENS, DU MYSTÈRE ET DU COLLECTIF

Formée au jeu mais guidée par un rapport viscéral à la musique, Jeanne Candel décroïssonne les genres dans une écriture de plateau collective et empirique, où la création naît du partage et du chaos apparent de la scène.



On dit souvent du choc esthétique – du syndrome de Florence, décrit par Stendhal, à l'illumination de la rencontre avec l'œuvre et son aura

de Walter Benjamin – qu'il est avant tout une légende. Et ils ne sont pas si nombreux à s'en revendiquer. Pour Jeanne Candel, pourtant, il y a un peu de cela. Sa sensibilité artistique s'enracine dans des découvertes artistiques intenses au cœur de l'enfance. Elle a 10 ans quand elle découvre *Le Bourgeois gentilhomme* dans la mise en scène de Jérôme Savary. C'est un choc puissant : elle se dit alors « fascinée » par les acteurs, par « la force du collectif » qui se déploie devant elle et par « l'esprit jubilatoire » qui semble les unir. Elle y perçoit une énergie et « une liberté dans la créativité » qui ne la quitteront plus. Plus tard, d'autres projets viennent nourrir l'adolescente, notamment *Café Müller*, de Pina Bausch. Elle y découvre une danse singulière, un rapport intense

PAR CYRILLE PLANSON
PHOTO LOUISE GUILLAUME

à la physicalité, et s'émerveille pour « ces espaces profonds de vie, de désir » que la chorégraphe allemande ouvre devant les publics. De ce qu'elle perçoit alors en tant que jeune spectatrice il lui reste le désir profond de « faire bande, de travailler en collectif, quand chacun apporte sa pierre au projet commun et pousse la réflexion plus loin que je ne saurais le faire ».

ENTRE DOUTES ET RÉVÉLATIONS

Jeanne Candel choisit la voie du jeu. Après un passage par la classe libre du cours Florent, elle intègre le Conservatoire national supérieur d'art dramatique (CNSAD), dont elle sort diplômée en 2002. Pourtant, au Conservatoire, elle se sent « malheureuse », blessée par l'inévitable



ARTISTES / METTEUSE EN SCÈNE

concurrence et l'isolement induit dans lequel peut se maintenir celui ou celle qui n'y prend pas garde. Paradoxalement, c'est aussi dans cette école que se nouent des amitiés solides: nombre de comédiens et comédiennes qui l'entourent aujourd'hui sont des amis rencontrés à cette époque. Le début de sa carrière professionnelle prend un tournant plus épanouissant à travers des expériences «très fortes» autour de propositions itinérantes et de créations in situ. Mais sa rencontre marquante reste celle du metteur en scène hongrois Arpad Schilling, dont elle ne cesse de louer «l'esprit de recherche». De 2006 à 2011, elle devient sa collaboratrice et se retrouve en immersion dans ses «laboratoires de recherche», des espaces qui ont le don de «dépasser, de révéler à eux-mêmes» ceux qui les accompagnent. Elle confie: «Arpad m'a donné accès à un grand espace de liberté. Pour lui, l'acteur est un créateur, la confiance est totale.» Aujourd'hui encore, elle s'efforce d'appliquer ce même «regard analytique» sur son propre travail.

L'ÉCRITURE POLYPHONIQUE

En 2009, Jeanne Candel fonde à Paris la compagnie La Vie brève, un projet qu'elle orchestre depuis lors aux côtés du metteur en scène et directeur musical Samuel Achache. Conçue comme un véritable «ensemble» pluridisciplinaire, la compagnie réunit régulièrement des acteurs, actrices, musiciens, musiciennes, metteurs et metteuses en scène, scénographes, costumiers, costumières, techniciens et techniciennes pour des périodes de recherche. L'ensemble refuse de se figer: il évolue, se métamorphose et se reformule selon les nécessités des spectacles. L'identité de La Vie brève se fonde sur une écriture collective et polyphonique: les artistes sur le plateau (acteurs, musiciens, chanteurs) sont placés au centre et considérés comme des créateurs, et non pas seulement comme des interprètes. Le décloisonnement est la norme, ce qui n'empêche pas non plus la metteuse en scène de s'affirmer, le moment venu. Libérées de tout dogme et ancrées dans l'empirisme du plateau, les créations s'appuient sur le bricolage et des matériaux très variés (matières concrètes, références picturales,



Capra (une chèvre), création au Festival d'Avignon 2026.

cinématographiques, scientifiques ou philosophiques) convoqués lors des improvisations. Jeanne Candel puise volontiers une partie de son inspiration dans les mythes et leurs figures parfois obscures – à l'image de Déméter et Baïbo (*Baïbo – de l'art de n'être pas mort*, 2023), Hippolyte et Aricie (en 2020) –, y trouvant à la fois «du sens et du mystère».

UN RAPPORT VISCÉRAL À LA MUSIQUE

Au sein de La Vie brève, Jeanne Candel et ses complices s'attachent à monter des «opéras avec les moyens du théâtre». Dans ses créations, la musique tient une place essentielle, au même titre que le texte et le corps. Pourtant, Jeanne Candel n'a jamais suivi de formation musicale. La musique a en réalité été son refuge, intensément, lorsqu'à l'adolescence un deuil d'une rare violence est survenu. N'ayant pas de mots face à une telle épreuve, elle s'est mise à écouter de la musique de manière compulsive et obsessionnelle. C'est cette expérience salvatrice et viscérale qui a ancré en elle l'idée que la musique exprime ce que la parole seule ne peut pas dire – une intuition devenue la clé

de voute de toute sa démarche théâtrale aujourd'hui. La musique est donc présente dans tous ses spectacles, qu'elle soit enregistrée ou jouée sur scène par des interprètes majoritairement issus du jazz ou du classique. Lors des répétitions, le collectif explore ces liens ténus entre la musique et le théâtre, lorsqu'ils « *trèssent l'action* » simultanément.

FAIRE SWINGUER LES RECOINS

C'est avec cette philosophie qu'elle signe ses premiers grands succès : *Robert Plankett* (2010), puis l'emblématique *Le Crocodile trompeur/Didon et Énée* (2013) (coréalisé avec Samuel Achache), qui transpose le chef-d'œuvre de Purcell dans un théâtre de troupe total et qui remporte le Molière du théâtre musical en 2014. Parallèlement aux créations de sa compagnie, Jeanne Candel met en scène de grands formats lyriques pour des institutions théâtrales et des opéras : *Orfeo* de Luigi Rossi (2016), *Demi-Véronique* d'après la cinquième symphonie de Mahler (2018), *Tarare* de Salieri (2019), *Le Viol de Lucrece* de Britten (2021) et *Baal* de Brecht (2024), où elle fait se percuter le texte théâtral avec la musique baroque de Heinrich Schütz. Après le succès de *Fusées* l'an passé, au Festival d'Avignon, Jeanne Candel y présentera une toute nouvelle création, *Capra (une chèvre)*, avec pour point de départ « *le mythe de Dionysos, ce dieu ambigu qui, dit-on, serait à l'origine du théâtre* ». De ce projet elle dit qu'il est « *très joyeux* » à vivre, avec ses complices au plateau. Depuis juillet 2019, cet idéal artistique dont on pourrait dire qu'il est singulier et hybride a trouvé un lieu physique. Avec Marion Bois et Éléine Méric, Jeanne Candel dirige le Théâtre de l'Aquarium (Cartoucherie de Vincennes), transformé en une maison de création dédiée à la musique et au théâtre entremêlés. Avec pour leitmotiv « *faire swinguer dans tous les recoins* », le lieu vit au rythme des artistes associés, des compagnies en résidence, d'une ressourcerie et d'un atelier de fabrication responsable. La Vie brève, certes, mais la vie intense, joyeuse et collective! ■

Festival d'Avignon, jour 19 : un jeu de chaise musical, les sauts de cabri de Jeanne Candel et sa bande et la cour qui fait son cirque



Dans «Capra» de Jeanne Candel, l'enchaînement de saynètes hilarantes, funambules, oulapiennes, fonctionne comme un carambolage mental. (Christophe Raynaud de Lage)

Journal de bord

Et aussi, ce mercredi: que sera le Festival d'Avignon dans cinquante ans?

Publié le 22/07/2026 à 19h01

Le Saint-Siège. Celui qui a le pouvoir de nous faire passer un terrible spectacle s'il n'est pas confortable ou adapté. «*C'est bien mais pour des personnes avec de petites fesses*», s'indigne, hilare, un spectateur coincé dans son fauteuil plastique du gymnase Mistral. Sur Instagram, une internautes se plaignait, début juillet, que le sien se soit cassé en pleine représentation de *la Parabole du seum* – la pièce de Rebecca Chaillon porte précisément un discours sur la grossophobie et les corps minorés. Le festival propose d'ailleurs dans

deux lieux – le cloître des Célestins et la Fabrica, des assises de différentes dimensions taillées pour plusieurs morphologies, dans un souci d’inclusivité.

Qu’il flirte avec le tabouret, le pouf ou le trône, le siège a son rôle à jouer dans l’appréciation d’une pièce. Assis, on se sent tantôt petit écolier, tantôt roi. Et peu importe si ce que l’on voit sur scène est mémorable ou pas, le corps, lui, se souviendra – de la chic assise en cuir de la cour d’honneur, des fauteuils de l’opéra, propices à nous faire piquer du nez (sauf pour [Lee Jaram](#)), des larges banquettes de la Fabrica, des coques en plastoc’ de gradins finalement aussi attachantes que collantes à la peau. Sacré jeu de chaises théâtrales.

Les spectacles du jour

«On adore»

«Capra» de Jeanne Candel. Dans son dernier spectacle, la metteuse en scène nous plonge dans les pensées fourmillantes d’une poétesse, matérialisées par un enchaînement de saynètes fantasques si foisonnantes qu’on ne sait où donner de la tête. Comme toujours chez Candel et sa petite troupe, c’est le bordel. L’enchaînement de saynètes hilarantes, funambules, oulipiennes, fonctionne comme un carambolage mental. [Lire notre critique.](#)



Libération.fr

23 juillet 2026

Festival d'Avignon 2026 : où voir les spectacles préférés de Libé cette année ?

Programme

Vous n'étiez pas à Avignon ? Pas d'inquiétude : non seulement vous avez peut-être évité l'insolation mais vous allez pouvoir vous rattraper un peu partout en France cette saison.



«Maldoror» de Julie Gosselin, à la Cour d'honneur. (Julien Gosselin)

00 minutes : 00 secondes 00 minutes : 00 secondes

Longues traversées spectaculaires, formes plus intimistes, classiques revisités ou théâtre documentaire : Libé livre ses enthousiasmes de fin de festival et vous dit où les retrouver cette année.

«Maldoror» de Julien Gosselin

Présenté à la Cour d'honneur, le nouveau spectacle de Julien Gosselin [poursuit sa réflexion sur le lien complexe entre la littérature et le Mal](#) et retrouve les écrans multiples, les nappes et les crescendos électroniques, l'invitation pour les spectateurs à monter sur scène, les casiers de verre qui enferment autant qu'ils ne dévoilent des comédiens...

Du 15 janvier au 6 février 2027 à l'Odéon (Paris) ; les 13 et 14 février à la Maison de la Culture d'Amiens ; les 20, 21 et 23 mars à la Comédie de Genève ; 14 et 15 mai à De Singel (Anvers).

«Capra (une chèvre)» de Jeanne Candel



(Christophe Raynaud de Lage)

Dans son dernier spectacle, la metteuse en scène nous plonge dans [les pensées fourmillantes d'une poétesse](#), matérialisées par un enchaînement de saynètes fantasques si foisonnantes qu'on ne sait où donner de la tête. Comme toujours chez Candel et sa petite troupe, c'est le bordel. L'enchaînement de saynètes hilarantes, funambules, oulipiennes, fonctionne comme un carambolage mental.

Les 4 et 5 novembre à Bonlieu Scène nationale (Annecy) ; du 2 au 13 décembre au TGP de Saint-Denis ; du 16 au 18 décembre à Mixt Nantes ; du 6 au 16 janvier 2027 au théâtre national de Strasbourg ; du 20 janvier au 7 février au festival Bruit à l'Aquarium à Paris ; les 10 et 11 février à la Scène nationale de Chambéry ; du 2 au 4 mars à la Comédie de Saint-Etienne ; du 9 au 12 mars TNBA de Bordeaux ; les 21 et 22 avril à la Scène nationale d'Albi ; du 27 au 29 avril aux 13 vents à Montpellier.